

ICD – Revue des doctorants A.R.T.

La fragilité

Au sein de l'unité de recherches ICD de Tours, la revue A.R.T (« Ateliers de Recherche Transdisciplinaire ») permet aux doctorants qui le souhaitent de participer à l'interdisciplinarité du laboratoire à partir de leurs recherches doctorales.

<https://art.icd.univ-tours.fr/>

Le nouveau numéro de la revue des doctorants du laboratoire ICD est consacré aux différents enjeux et représentations de la fragilité en philosophie, littérature, histoire, et histoire des arts. Ce thème s'est d'emblée imposé pour son actualité et ses nombreuses et profondes ramifications dans l'histoire de la pensée. Si le terme « fragile », étymologiquement « ce qui peut se briser », s'applique d'abord dans le domaine des sciences physiques et naturelles, que l'on pense à la résistance des matériaux en physique ou à la réparation des fractures en médecine, il connaît de très larges emplois métaphoriques proches de ceux de la vulnérabilité ou de la faiblesse de l'homme. On songe immédiatement à la fable du chêne et du roseau, où l'on voit le premier se rompre sous les assauts du vent, tandis que le second plie sagement. L'image du roseau, que reprend La Fontaine, est un symbole de la fragilité, depuis le livre d'*Isaïe* (*Is*, 42, 3, cité par le Christ en *Mt*, 12, 20) jusqu'au « roseau pensant » pascalien (Sellier 231), mais, placée en contrepoint de celle du chêne, elle nous fait percevoir une réalité plus profonde : si le roseau semble faible, sa flexibilité constitue sa force, alors que la raideur de l'arbre l'empêche de résister à la tempête : n'est donc pas fragile celui que l'on voit faible. La fable est belle à relire en cette période où notre condition humaine est mise à l'épreuve par la propagation d'un virus, et nous invite à réfléchir sur la dialectique de la force et de la faiblesse au prisme de la fracture – fracture psychologique, fracture sociale, fracture intellectuelle. Voilà qui, peut-être, ouvre à une réversibilité de l'opposition des deux notions, face à, comme l'écrit Marguerite Duras, « cette faiblesse ultime que d'un geste on pourrait écraser, cette royauté. »

On comprend alors la place que peut avoir la vulnérabilité dans nombre d'études récentes en philosophie morale, en particulier dans la perspective de « l'éthique de la sollicitude » (*ethics of care*), développée par le milieu néoféministe américain des années 1960, à partir des travaux de Joan Tronto. Virginia Held, par exemple, dans *The Ethics of Care : Personal, Political and Global*, fait de la relation mère-enfant un modèle pour concevoir la

relation à autrui, c'est-à-dire une relation très particulière où le nouveau-né est totalement dépendant de sa mère pour sa survie¹. Elle rappelle ainsi que nous ne devons toute notre existence qu'aux soins qui nous ont été prodigués depuis notre naissance. La sollicitude (*care*) constitue, selon elle, le pôle opposé à la justice, qui raisonne à partir de normes et de lois, là où celle-ci procède à partir de soins et de sentiments. Le but n'est pas de dénier toute rationalité à la sollicitude (ni toute empathie à la justice), mais de montrer qu'elle fonctionne selon des modalités différentes. Le philosophe écossais Alasdair MacIntyre est allé plus loin dans la réflexion dans *L'homme, cet animal rationnel dépendant*, dont le sous-titre « Les vertus de la vulnérabilité » témoigne du paradoxe central : si la vertu vient étymologiquement de la même racine que la force (*vis*), la vulnérabilité peut-elle réellement être une vertu ? Ce à quoi A. MacIntyre répond en ces termes : « Les vertus dont nous avons besoin dans l'évolution qui nous fait passer de notre condition animale d'animaux à celle d'agents rationnels indépendants, et les vertus dont nous avons besoin pour faire face et réagir à la vulnérabilité et à l'infirmité, chez nous-mêmes comme chez les autres, appartiennent à une seule et même série de vertus, les vertus caractéristiques des animaux rationnels dépendants, dont la dépendance, la rationalité et l'animalité doivent être comprises chacune en relation avec les autres » (p. 18). Dans ce livre tiré d'une série de conférences données en 1997, le philosophe écossais part des recherches scientifiques sur la différence entre l'homme et l'animal, en particulier des études sur le langage des dauphins, ainsi que d'une lecture très fine d'Aristote et de Thomas d'Aquin, pour déterminer ce qui constitue le propre de l'homme, à savoir ce qu'il appelle « les vertus du raisonneur pratique indépendant » et celles de « la dépendance reconnue ». Martha Nussbaum a pour sa part montré comment tragédie antique et philosophie se répondaient dans leur manière de traiter de la fragilité humaine en proposant des contrepoints littéraires et théoriques au problème de la vie bonne soumise à une fortune aveugle. Lucia Gangale a fait résonner la préface de l'édition de 2001 dans notre contexte actuel de crises successives.

Mais l'étude de la fragilité humaine peut également prendre une orientation davantage sociologique pour porter sur les personnes « à risques », selon l'expression qui s'est répandue depuis la crise du Covid-19 – la fragilité constitue d'ailleurs un syndrome gériatrique². Dans

¹ Même constat chez la psychologue clinicienne Hélène Moreno (2021, 179) : « Le petit de l'homme est dépendant et fragile, mais en tant que figure exemplaire de l'autre, il mobilise toutes les ambiguïtés, l'horreur et la fascination, l'étranger et le familier, les ressemblances et les dissemblances ».

² Il est défini comme suit par la Société française de gériatrie et de gérontologie : « La fragilité est un syndrome clinique. Il reflète une diminution des capacités physiologiques de réserve qui altère les mécanismes d'adaptation au stress. Son expression clinique est modulée par les comorbidités et des facteurs psychologiques,

une société libérale, où l'individu se soucie d'abord de sa propre réussite et de son propre bien-être, les personnes fragiles peuvent être mises au ban, provoquant alors des « fractures sociales » – et l'on rejoint ici le thème du précédent numéro de la revue A.R.T., « les communautés », en ce que la société n'est pas une collection d'individus épars, mais constitue une unité à part entière : il y a un changement de nature entre l'individu isolé et la société formée. D'où la question, d'une part, de la prise en charge de chacun dans la société, et, d'autre part, de la fragilité propre aux systèmes politiques et sociaux : « Moi, vaincu ! mon empire est brisé comme verre », fait dire Victor Hugo à Napoléon dans « Waterloo ». Ce vers nous ouvre de nouvelles perspectives : la fragilité des empires fait partie des lieux de l'historiographie. L'article de Petra Zecevic, en ce qu'il analyse le type de l'arriviste au XIX^e siècle, souligne finement la fragilité des carrières humaines et la tension qui existe entre un idéal élevé et sa réalisation durable. Il répond en ce sens à l'article d'Églantine Cussac, qui montre pertinemment comment les voyageurs de commerce ont cherché à renforcer leur réputation, qui constitue l'un des facteurs-clefs de leur réussite professionnelle.

La métaphore de la fragilité connaît également de nombreux déploiements dans le domaine littéraire. En effet, l'objet fragile, ou même son corollaire l'objet brisé, est fréquemment présenté comme paradigme de la fragilité de l'âme humaine, que l'on pense à « la cloche fêlée » de Baudelaire, au « vase où meurt cette verveine » de Sully Prudhomme, ou encore à Hamlet qui s'écrie : « Voilà un noble cœur qu'on brise », jusqu'à l'inversion de Guillaume Apollinaire dont « [le] verre s'est brisé comme un éclat de rire ». Le récit de la maladie puis de la mort de la grand-mère du narrateur dans *Le Côté de Guermantes* constitue l'exemple-type de la représentation de la fragilité humaine : « Fragile à force de délicatesse, elle semblait à tout moment prête à se briser, à expirer en un pur flot de larmes ». Sa mort qui lui redonne sa beauté de jeune fille, forme le centre de la *Recherche*, autour duquel s'organisent les autres volumes : l'abolition du temps par la mort, qui efface les années de la grand-mère, entre en contrepoint avec le travail du narrateur qui veut boucler la boucle du temps, rendre à nouveau vivant ce qui n'existait plus que dans son souvenir sous la forme cohérente et stylistique de l'œuvre littéraire.

La fragilité humaine paraît être le sujet même du texte littéraire, sa finitude, sa labilité, mais aussi la condition de l'écriture, ce qui conduit le poète à écrire, lorsqu'il prend conscience

sociaux, économiques et comportementaux. Le syndrome de fragilité est un marqueur de risque de mortalité et d'événements péjoratifs, notamment d'incapacités, de chutes, d'hospitalisation et d'entrée en institution ».

de ce que seuls les mots peuvent réparer ce qui est brisé. Telle est la démarche qu'analyse Alexandre Gefen dans *Réparer le monde : la littérature française face au XXI^e siècle*, qui affirme d'emblée : « La littérature française d'aujourd'hui a l'ambition de prendre soin du moi, mais aussi des individus fragiles, des oubliés de la grande histoire, des communautés ravagées et de nos démocraties inquiètes ». Pierre Poligone a finement montré l'importance de la fragilité humaine dans les démarches littéraires de Vincent La Soudière et Béatrice Douvre, deux écrivains contemporains pour qui « ce qui vient, vient brisé ». Cette *éthique de la fêlure* est également celle de F. S. Fitzgerald, dont la nouvelle « La Fêlure » a été commentée par Deleuze pour comprendre la recherche d'équilibre que traduit la création littéraire. Ainsi que le remarque à juste titre Alexandre Martin, la fêlure est aussi l'ouverture vers l'expérimentation littéraire et le travail de soi.

Dans une démarche inverse, le travail de l'écrivain peut être de briser nos habitudes, notre manière de voir le monde, pour nous faire percevoir la réalité autrement, selon ce qu'en dit Proust dans le *Contre Sainte-Beuve* : « Ce que nous faisons, c'est remonter à la vie, briser de toutes nos forces la glace de l'habitude et du raisonnement qui se prend immédiatement sur la réalité et fait que nous ne la voyons jamais, c'est retrouver la mer libre ». Il y a donc les deux versants de la fragilité dans la littérature, qui impliquent des positionnements esthétiques marqués : d'un côté, l'âme fragile se fortifie à la lecture et à l'écriture d'œuvres littéraires ; de l'autre, la littérature brise le glacis de nos habitudes et de nos préjugés, elle casse la vision trop superficielle que nous avons du monde. Lorsque le poète latin Ovide, dans les *Fastes*, se moque de l'histoire des langues et fait de la corruption des mots une occasion de jeu, ainsi que le montre Cécile Margelidon, il nous fait prendre conscience des limites de nos propres connaissances linguistiques en les insérant dans un contexte mythographique et ludique. D'une manière tout à fait différente, Michel Houellebecq combine dans *La Carte et le territoire* les différentes fragilités de la vie et de l'art, jusqu'à montrer, comme le met justement en avant Xinyi Liu, l'incapacité de l'art à restaurer la beauté du monde.

Plus largement que le domaine littéraire, les différents arts libéraux portent une attention accrue à la fragilité du corps dans sa dimension esthétique – on songe en particulier aux arts du spectacle, danse, théâtre ou musique, dont chaque représentation est unique, et met donc en scène la condition humaine, dont aucun acte ne peut être répété intégralement. Et la littérature, là encore, n'est pas en reste, quand elle recourt à l'hybridation comme dans les œuvres qui allient l'écriture à l'image chez Hervé Guibert, témoignage d'une fragilité du corps vieillissant ou du corps mourant, ou dans les témoignages plus récents de l'œuvre de Patrick Autréaux sur

la maladie. Les arts plastiques, dont les œuvres sont soumises à l'usure du temps, font en même temps de la labilité humaine un thème de représentation, dont le motif le plus célèbre est celui du *memento mori*. Le verre constitue ainsi le paradigme de la fragilité, auquel Jean-Louis Chrétien consacre un chapitre dans son ouvrage sur la fragilité, avec l'argile et la bulle de savon de la poésie baroque. Au verre s'oppose le plastique, auquel l'apparente robustesse et la grande souplesse donnent une impression de force, tout comme la possibilité de le multiplier à l'infini permet la création de séries, qui interrogent en creux la fragilité de la vie face au développement de la technique : Patrick Poulin rappelle ainsi, que dans les années 1920, le plastique était associé à l'éternité, mais aussi à la souplesse et au générique. Il précise alors : « Si le fragile est le lieu et le mode de ce qui est le plus réel, c'est-à-dire le plus singulier, le plus éphémère et ce qui se dérobe à l'enregistrement, alors il faut admettre que le plastique annonce un monde qui ne connaît plus la fragilité. Ou plutôt : qui ne connaît de fragilité qu'à l'intérieur de son code vide, selon des règles et des lois incontournables. C'est à cette aune, je crois, qu'il faut juger de la valeur esthétique des œuvres et des pratiques contemporaines, en ce qui regarde la fragilité : d'une part, une fragilisation avec filet et harnais, et de l'autre, une fragilisation qui risque le tout pour rien, soit de la singularité monstrueuse, erratique mais vivante ». L'art contemporain est alors étudié en fonction de ses matériaux ou de ses performances à l'aune de la dialectique entre force et fragilité, souplesse et résistance, afin de faire percevoir les enjeux de notre époque qui voit surgir des interrogations multiples sur l'avenir humain, et plus généralement l'avenir de la planète. C'est ce que montre précisément Corentin Delcambre, qui, à partir d'une analyse détaillée d'œuvres de l'*arte povera*, cherche à comprendre l'articulation du solide et du fragile dans l'art, et la conception esthétique et philosophique que cela induit.

Ce numéro de la revue A.R.T. cherche donc à rassembler différentes manières d'aborder la fragilité, d'un point de vue littéraire, philosophique, historiographique ou artistique. Il décline les réponses à cette interrogation d'Augustin d'Hippone : Ne sommes-nous pas plus fragiles que si nous étions de verre ?

Bibliographie

- BENASAYAG, Miguel (2007), *La Fragilité*. La Découverte, Poche / Sciences humaines et sociales.
- BLOOM, Allan (2019), *L'Âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale* (trad. de l'américain de Paul Alexandre et Pascale Haas). Paris, Les Belles Lettres.
- CHRÉTIEN, Jean-Louis (2017), *Fragilité*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- GARRAU, Marie (2018), *Politiques de la vulnérabilité*. Paris, Éditions du C.N.R.S.
- GEFEN, Alexandre (2021), *Réparer le monde : la littérature française face au XXIe siècle*. Paris, Éditions Corti.
- HELD, Virginia (2006), *The Ethics of care: Personal, Political and Cultural*, Oxford, Oxford University Press.
- MACINTYRE, Alasdair (2020), *L'Homme, cet animal rationnel dépendant. Les vertus de la vulnérabilité* (trad. de l'américain de Gabriel Raphaël Veyret). Tallandier, Essais.
- MORENO, Hélène (2021), *Quand la mère est absente. Souffrance des liens mère-enfant*. Paris, Odile Jacob.
- NUSSBAUM, Martha (2016), *La Fragilité du bien* (angl. 1986).
- POULIN, Patrick, « [La Plasticité et la fragilité](#) », *esse.ca*.